

3^{ème} Chapitre de l'Abbé Général M-G. Lepori OCist pour le CFM - 27.08.2014

"En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être" (Ac. 17,28), dit saint Paul aux Athéniens. L'avènement du Christ nous introduit dans une nouvelle conscience du rapport de notre vie avec Dieu. Dieu, disait Paul, a fixé "les moments de leur histoire et les limites de leur habitat, pour qu'ils le cherchent et, si possible, l'atteignent et le trouvent, lui qui, en fait, n'est pas loin de chacun de nous." (Ac 17,26-27). L'homme a en soi le désir de Dieu, il Le cherche, stimulé par la création qui est un signe de Lui. Mais instinctivement il Le cherche comme un objet extérieur, à toucher, à saisir, et dont nous ne savons pas où Il se cache. Abandonnés à nos conceptions instinctives, y compris religieuses, la vie devient comme un canular cruel, dans lequel la divinité s'amuse cyniquement à se cacher et à se faire chercher à tâtons par de pauvres aveugles. En réalité, depuis le péché d'Adam, c'est l'homme qui a choisi de se cacher d'un Dieu en qui il a la vie, le mouvement et l'être, et sans lequel il ne pourrait pas vivre, se mouvoir, exister. C'est absurde! C'est comme si un poisson voulait se cacher de la mer, comme si un oiseau en vol voulait se cacher de l'air. Et Dieu, Lui, doit se réduire à se laisser bander les yeux pour chercher l'homme à tâtons, même si Dieu sait que, par rapport à Lui, l'homme est tout proche, et même que c'est en Lui qu'il a la vie, le mouvement et l'être : "Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : 'Où es-tu ?'. Il répondit : 'J'ai entendu ta voix dans le jardin: j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché.'" (Gn 3,9-10)

Que l'homme se soit éloigné de Dieu par le péché, c'est comme obliger une mère à chercher l'enfant qu'elle porte dans son ventre. L'homme est perdu dans un espace où il aurait été impossible de se perdre ; il est sorti d'un espace en dehors duquel il n'y a rien, dont nul ne peut échapper. C'est ce qu'exprime si bien Madeleine Delbrêl, avec sa géniale ironie sur elle-même : "Mon Dieu, si vous êtes partout, comment se fait-il que je sois si souvent ailleurs?" (*Alcide*, éd. du Seuil, 1968, p. 61).

Je le souligne parce qu'il est important que nous remettions au point la situation existentielle de notre recherche de Dieu, de notre besoin de Dieu. Il est inutile de se dire toujours, comme je fais souvent moi-même : 'Je devrais plus prier, méditer plus, écouter davantage la parole de Dieu, adorer plus, être plus attentif à la célébration des sacrements et à la prière de l'Office divin et mieux rencontrer le Christ dans le frère', si je ne prends pas conscience de la scène sur laquelle se joue ma vie et celle de tous, de la scène globale sur laquelle le "grand théâtre du monde" comprend aussi Dieu, et tout l'espace que Dieu est et crée pour le déroulement de l'aventure humaine. Autrement, nous continuons à tâtonner dans l'obscurité comme des aveugles, dans un espace où nous avons nous-mêmes éteint la lumière, ou plutôt où il y a de la lumière, mais nous fermons les yeux. Et nous ne nous apercevons pas que ce Dieu que nous prétendons saisir dans qui sait quel recoin caché de cet espace sombre, nous sommes déjà en train de Le toucher. Il est comme l'air qui remplit l'espace, comme l'eau que le nageur sent continuellement

glisser sur tout son corps. Ce sont juste des images, avec leurs limites, mais qui peuvent nous donner une idée de la nouveauté de l'annonce de Paul à Athènes: "En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être" (Ac 17,28).

Paul exprime une conscience qui résonne souvent dans les Psaumes, comme dans le splendide Psaume 138 :

"Tu me scrutes, Seigneur, et tu sais !
Tu sais quand je m'assois, quand je me lève ;
de très loin, tu pénètres mes pensées.
Que je marche ou me repose, tu le vois,
tous mes chemins te sont familiers.
Avant qu'un mot ne parvienne à mes lèvres,
déjà, Seigneur, tu le sais.
Tu me devances et me poursuis, tu m'enserres,
tu as mis la main sur moi.
Savoir prodigieux qui me dépasse,
hauteur que je ne puis atteindre !
Où donc aller, loin de ton souffle ?
où m'enfuir, loin de ta face ?
Je gravis les cieux : tu es là ;
je descends chez les morts : te voici.
Je prends les ailes de l'aurore
et me pose au-delà des mers :
même là, ta main me conduit,
ta main droite me saisit.
J'avais dit : « Les ténèbres m'écrasent ! »
mais la nuit devient lumière autour de moi.
Même la ténèbre pour toi n'est pas ténèbre,
et la nuit comme le jour est lumière !"

Ce sont des expressions que nous devrions répéter comme un océan dans lequel nous nageons, comme l'air et la lumière où nous volons comme les mouettes. Souvent nous concevons la méditation de la parole de Dieu comme quelque chose que nous devons saisir et enfermer dans nos têtes et dans nos cœurs. Il y a également cet aspect. Mais la méditation est peut-être davantage une pénétration dans l'espace du Verbe de Dieu en qui tout consiste, en qui tout est créé. Les moines d'autrefois méditaient à voix haute la parole de Dieu, comme pour simuler acoustiquement le fait que tout consiste dans la parole de Dieu, que tout y est inclus, et que nous trouvons sens et vérité à demeurer en elle. Comme quand on chante en grégorien, avec la résonance d'une église romane. La parole du Seigneur, celle en laquelle nous avons été créés, nous entoure et nous imprègne en même temps : "Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voulez et vous l'obtiendrez" (Jn 15,7). C'est le Verbe de Dieu qui nous dit de demeurer en Lui et de laisser pénétrer ses paroles en nous, dans nos pensées, notre cœur, notre volonté.

Bref, comme les Athéniens, nous sommes appelés à nous convertir à une prise de conscience du mystère de Dieu qui situe de manière totalement nouvelle notre vie, tout nos mouvements intérieurs et extérieurs, notre existence tout entière. Dans ce contexte, nous avons toujours en nous des traces de paganisme, ou simplement du péché originel, de la fuite et de la peur d'Adam. Le péché a faussé la relation d'Adam avec la présence de Dieu. Il n'a pas changé la présence de Dieu par rapport à l'homme, mais la présence de l'homme par rapport à Dieu.

Quand Paul se pose la question : "Qui nous séparera de l'amour du Christ ?" (Rm 8,35), il dresse une liste de tout ce qui ne pourra jamais nous séparer de cet amour : "la tribulation, la détresse, la persécution, la faim, le dénuement, le danger, le glaive", et il renchérit en affirmant que "ni la mort ni la vie, ni les anges ni les principautés, ni le présent ni l'avenir, ni les puissances, ni hauteur ni profondeur, ni aucune autre créature, rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur." (Rm 8,38-39)

Mais il reste une seule chose qui pourrait nous séparer de cet amour : notre refus, notre liberté de refuser cet amour, de fuir cet amour qui nous désire. Un refus qui n'annulerait pas son amour pour nous, mais qui nous réduirait de fait à dire que la lumière qui nous entoure n'existe pas, cette lumière dans laquelle "nous avons la vie, le mouvement et l'être", parce que c'est ce Dieu que saint Paul voulait annoncer aux Athéniens, s'ils lui avaient permis de continuer le discours sur le Christ ressuscité.